

MANGER EN COUP DE VENT

Dhanaji Shinde, vendeur ambulant de nourriture à Pune, en Inde, a trouvé un endroit permanent pour son chariot d'aliments sur un coin achalandé de la place du marché, au coeur de la ville.

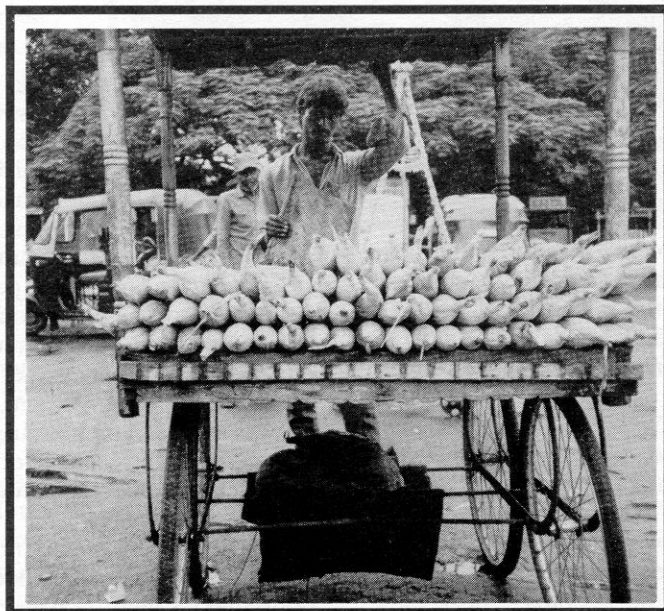
Profitant de sa situation favorable, il vend depuis 15 ans du « bhel-puri », un casse-croûte bien relevé. Shinde a quitté l'école au bout de trois ans, à la mort de son père. Son extrême pauvreté l'a obligé à émigrer vers Pune à la recherche d'un travail.

Après avoir tâté de diverses occupations, il a fini par se trouver un emploi de cuisinier de repas rudimentaires dans un petit restaurant. À 20 ans, ayant acquis le sens des affaires et suffisamment mis de côté, il a fait sa demande de permis comme vendeur ambulant. « Je suis heureux d'être à mon compte, dit-il. Il y a des problèmes, bien sûr, comme les récentes augmentations de prix, mais je m'arrange quand même pour rentrer dans mon argent. »

M. Shinde est assez typique des quelque 4 000 vendeurs ambulants qui gagnent leur vie dans cette ville hautement industrialisée et en rapide expansion de 2,5 millions d'habitants, située à 200 kilomètres au sud-est de Bombay. Il faut pourtant préciser que Shinde appartient à la minorité relativement favorisée des vendeurs ambulants: ils ne sont que 1 007 en tout. Quant aux vendeurs sans permis, ils s'exposent à des amendes, à la confiscation des marchandises, et aux tracasseries de la police et des autorités municipales. Tous sont soumis à des tas de problèmes comme le manque d'eau, des espaces exiguës, l'insuffisance des installations sanitaires pour se débarrasser des

déchets liquides et solides, et les risques pour la santé qui s'ensuivent du fait du peu d'hygiène dans la préparation et la présentation de la nourriture.

Jusqu'à l'année dernière, on disposait de peu de statistiques sur cette tranche du secteur informel, en dépit des 9 000 demandes de permis reçues par la ville des vendeurs de



nourriture. Se doutant de l'existence de cette lacune, M^{me} Meera Bapat, chercheur et universitaire de Pune, a décidé d'entreprendre une étude pour évaluer ces activités et quantifier ses répercussions sociales et économiques.

« Il devenait évident que vendre de la nourriture dans la rue représente une activité simple, facile d'accès et qui n'exige que peu de capital, tout en répondant à un besoin important dans la cité, raconte-t-elle. Plusieurs études menées en Extrême-Orient et en Afrique identifiaient la vente de nourriture dans la rue comme une industrie à fort potentiel d'emploi, surtout pour les femmes. Manger son repas dans la rue devient un phénomène courant en Inde aussi. »

Financée par le CRDI, et se déroulant sous la supervision de A.P. Kulkarni qui dirige le Centre d'études en sciences sociales, à Pune, l'étude a été publiée en octobre 1990. « Il nous a fallu commencer à zéro, c'est-à-dire par un recensement des vendeurs ambulants de nourriture, explique Yashwant Thakar, chercheur qui a oeuvré sur le terrain pour cette

étude. Cela a signifié qu'il a fallu traverser les rues de la ville et retourner souvent au même endroit à différents moments de la journée pour consigner fidèlement toute la diversité des activités des vendeurs ambulants.

UNE CLIENTÈLE FLUIDE

Mandai, la place du marché où est installé Shinde, est un parfait exemple. Tous les matins, la place se remplit de vendeurs qui offrent le petit déjeuner à de modestes hommes d'affaires qui vivent et travaillent dans la même localité. Les vendeurs de casse-croûte comme Shinde arrivent ici en début de soirée, servant principalement des gens qui font leurs courses et des

familles. Plus tard dans la nuit, l'atmosphère change avec une douzaine de chariots qui servent sans discontinuer du pain, des oeufs brouillés bien épicés et du poisson en friture à de petits bourgeois et à des hommes de condition plus modeste qui fréquentent les bars bon marché du district.

D'autres vendeurs ont des kiosques permanents et occupent des rues entières qui créent une ambiance enflammée. Ils sont ordinairement situés près d'un lieu public, parc ou cinéma, et vendent des articles plus chers, dont des jus de fruit et des glaces, à une clientèle plus huppée. Non seulement ces kiosques fonctionnent-ils avec permis, mais bon nombre d'entre eux appartiennent aussi à des personnes haut placées dans les administrations municipales.



Les rues de Pune offrent 95 variétés d'aliments, pas plus contaminés que ceux des restaurants.

En flagrant contraste avec ces vendeurs-là, on trouve les groupes de femmes pauvres qui vendent des repas cuisinés, à des prix dérisoires, à des gens de la classe laborieuse. Accroupies sous un réverbère à éclairage vacillant, à même la terre engorgée d'eau de pluie, elles varient leur menu selon les moyens de leurs clients, au jour le jour.

Alka, une vendeuse de fleurs qui gagne une misère et passe la nuit dans des entrées de porte, explique qu'elle ne réussit à se nourrir elle-même ainsi que ses deux enfants que grâce à cette cuisine communautaire improvisée. La majorité de ses clients sont des hommes, et selon l'étude, ils mangent là car ils n'ont pas de véritable logement ou de possibilité de cuisiner.

« Pour beaucoup de pauvres, cela est devenu une nécessité, précise M^{me} Bapat. Malheureusement, le gouvernement considère la nourriture vendue dans la rue comme une nuisance et il adopte une politique de délivrance de permis très arbitraire. » Jamunabai, une autre vendeuse de repas, n'a pas de permis et elle affirme qu'elle vit dans la crainte des fréquentes descentes de police.

Le recensement des vendeurs de nourriture de la rue a révélé l'existence de 199 kiosques et de 1 382 déambulants qui offrent jusqu'à 95 variétés d'aliments. Sur ce nombre, un échantillonnage de 250 vendeurs ont fait l'objet d'une enquête plus poussée. L'étude a mis au jour certains facteurs comme la situation réglementaire des vendeurs, leur niveau d'instruction, leurs raisons de se lancer dans ce commerce, leur mode de fonctionnement, le revenu généré, la clientèle, l'hygiène de leur environnement, ainsi que la sûreté de la nourriture et sa valeur nutritive. Elle a également démontré que bien que la proportion visible de l'emploi des femmes dans cette industrie n'était que de 13 %, ces dernières constituaient en réalité, comme travailleuses rémunérées ou non, 45 % des vendeurs de nourriture dans la rue.

UN CONSTAT SURPRENANT

Les constatations relatives à l'hygiène des aliments vont à l'encontre de la croyance populaire. « Selon les idées reçues, la nourriture vendue dans la rue est très peu hygiénique et elle propage les maladies, déclare M^{me} Bapat. Il m'a semblé nécessaire de vérifier ces notions. » L'analyse bactérienne de

252 échantillons de nourriture et d'eau, prélevés chez toutes sortes de vendeurs ambulants de nourriture et de restaurant, a établi que la nourriture des restaurants n'était pas mieux placée que la nourriture des vendeurs de la rue en termes de contamination.

L'étude représente la première étape en vue d'améliorer le sort des vendeurs ambulants de nourriture. Les chercheurs rattachés au projet ont l'intention de tenir une série d'ateliers pour diffuser les résultats de l'étude parmi les vendeurs eux-mêmes ainsi que parmi les officiels, travailleurs sociaux, représentants d'ONG et journalistes. Des séminaires auront également lieu pour enseigner aux vendeurs l'hygiène de base.

Veena Gokhale en Inde



A.P. Kulkarni
Centre of Studies
in Social Science
B-6 Kalabasant Society
15th Lane, Prabhat Road
Pune, Inde 411004